

Par une certaine fin d'après-midi automnale de l'avant-dernier siècle – au fond d'un jardin à moitié abandonné des alentours de Boston – une fillette nommée Alice James, tout en chantonnant une comptine anglaise sans queue ni tête, pousse non-chalamment une balançoire grinçante sur laquelle est juché son jeune frère Henry en culottes courtes. Ce dernier remarque alors :

« Je crois qu'on peut appeler ça du plaisir parmi les difficultés. »

À tous ceux qui seront sensibles à l'humour poétique, à la sage et profonde gravité de cette phrase prononcée par un garçonnet mélancolique au fond d'un jardin envahi par l'automne, à ceux – rêvant et nageant – dont les forces faiblissent... mais qui restent encore capables d'éprouver d'intenses minutes de plaisir parmi les difficultés croissantes d'un monde bouleversé et parfois tellement infernal qu'on pourrait le croire au bord du désastre, je dédie fraternellement ces pages.

Denis Grozdanovitch

## Un choc culturel

J'avais remisé ma vieille DS Citroën dans la grange attenante au château et à quelques mètres de la chambre d'Archie, mon hôte. Or, j'avais oublié qu'à cette heure-ci de l'après-midi, le vieux lord anglais se livrait à sa sieste quotidienne. Aussi commençai-je de tirer plusieurs fois sans succès sur le démarreur. Politesse anglaise oblige, Archie émergea tout ébouriffé de sa chambre et s'enquit de savoir s'il pouvait m'être de quelque secours. Connaissant depuis longtemps les compétences manuelles d'Archie, acquises au fil des années devant la nécessité de devoir tout réparer dans son château branlant de Nouveau Pauvre (comme il s'intitule lui-même), j'acceptai son aide avec empressement...

Archie, qui est à moitié chauve et assez myope, s'approcha de l'automobile d'un air préoccupé, quasi anxieux (je compris par la suite qu'il nourrissait une prévention de longue date contre les ingénieurs de chez Citroën), puis retroussa ses manches à la manière d'un vieux lutteur qui ne se fait aucune illusion quant à l'éventuelle facilité du moindre combat.

Il se mit d'abord en devoir d'ouvrir le capot, ce qui, avec une Citroën, ne constitue pas nécessairement (tous ceux qui en ont possédé une le savent) une opération d'une totale banalité. Ce fut le début d'une longue suite récriminatoire de sa part. Comme je me suis prudemment rangé depuis longtemps dans la catégorie des néophytes enthousiastes en matière de méca-

nique, ayant décidé une fois pour toutes d'y voir de la pure et simple sorcellerie, je n'osai – fût-ce pour une opération aussi anodine – proposer mes services, craignant que la chose pût être interprétée comme une forme d'irrévérence blessante envers quelqu'un que je pouvais considérer comme un expert. Force me fut pourtant, devant l'agacement maîtrisé mais sensiblement croissant d'Archie, de lui dévoiler l'astuce qui interdit l'accès du moteur aux non-initiés.

Mettre le nez dans le moteur d'une DS – je le sais pour avoir observé l'expression ahurie de nombre de garagistes non-car-tésiens à l'ouverture du capot – peut à bon droit être considéré comme un choc culturel. Ce fut tout à fait le cas avec Archie qui dans un haut-le-corps s'exclama : « *Gosh !* »

Presque aussitôt cependant, le pragmatisme anglais commandant impérativement de prendre contact avec les problèmes avant que d'y réfléchir, Archie plongea au plus profond des entrailles du mécanisme, trifouillant avec fébrilité parmi les durites, émettant à intervalles réguliers de petits grognements désapprobateurs ou bien encore des : « *What's that ?* » et des : « *Extraordinary !* ». Enfin, après dix bonnes minutes d'intense activité exaspérée, il me demanda de mettre le contact et d'actionner le démarreur. Après quelques tentatives infructueuses, le moteur fit mine de répondre favorablement pour s'épuiser presque immédiatement en crachouillis pitoyables. Archie releva la tête et, me fixant de derrière le pare-brise avec un air soupçonneux un tantinet agressif, s'écria : « Avez-vous touché l'accélérateur ? » Sur ma réponse négative, il fonça dans le capharnaüm qui lui sert d'atelier dans l'un des coins de la grange et en ressortit avec une espèce de long croc recourbé d'un modèle que je n'avais encore jamais vu jusque-là puis, plongeant derechef sous le capot, entreprit avec la dernière éner-

gie, soufflant comme un bœuf, de tordre quelque élément manifestement rétif du mécanisme. Ayant plus ou moins réussi, du moins à ce qu'il me sembla, il me demanda de remettre le moteur en marche. Celui-ci démarra au quart de tour pour presque aussitôt exploser dans un couac atroce et insolent. Archie hurla : « *Crazy french system !* », ajoutant rageusement entre ses dents : « Peuvent-ils faire les choses comme tout le monde ? Le peuvent-ils ? »

J'entrepris alors quelque chose comme une longue justification emberlificotée concernant la dramatique absence de simplicité dont sont affectés la plupart des ingénieurs français, mais Archie, qui était resté à m'écouter dubitativement tout en contemplant dans une sorte de transe de perplexité courroucée l'intérieur du capot, s'immobilisa soudain tel un faucon en plein ciel – et je me souvins à cet instant qu'il avait été un as de la R.A.F. durant la dernière guerre – puis avec une rapidité foudroyante fondit sur un minuscule clapet qu'il entreprit (de toute évidence convaincu d'avoir enfin débusqué le fauteur de troubles) de dessouder avec frénésie. On entendit alors d'étranges bruits de succion et de déglutition assez répugnants émaner du moteur imperturbablement récalcitrant.

Ce fut à ce moment-là qu'Archie, parvenu au comble de l'exaspération, se releva brusquement dans un mouvement de dépit. Or – trois fois hélas ! – Archie avait sous-estimé un dernier aspect de l'incompétence Citroën car il se heurta méchamment le haut du crâne au rebord – un peu bas, il faut bien l'admettre – du capot relevé. Archie, aveuglé à la fois par le sang qui avait jailli de la blessure en maculant ses lunettes et par une rage longtemps contenue, vociféra : « *Damned it ! Bloody french mechanic !* » et, se ruant sur le moteur comme pour un assaut décisif des Scottish Rangers face à l'ennemi, commença d'arracher furieuse-

ment toutes les durites sans plus pouvoir se contrôler, le sang qui dégoulinait se mêlant à l'huile du moteur.

Ce n'est qu'en le prenant à bras-le-corps et en lui dispensant des paroles d'apaisement au creux de l'oreille – abondant dans son sens, l'assurant d'être convaincu, moi aussi, que les ingénieurs français étaient de dangereux pervers dépourvus du moindre sens commun – que je parvins à le dissuader d'empoigner la lourde masse qui reposait à quelques mètres de la voiture et d'anéantir définitivement ce symbole patent de l'incorrigible arrogance continentale.

Le surlendemain vers dix heures du matin, quand j'arrivai dans le garage de M. Cazalis, le concessionnaire Citroën local à qui j'avais demandé de remorquer la DS, j'eus tout d'abord l'impression d'être la proie d'un sortilège : Cazalis était appuyé au même chambranle de porte que celui où je l'avais laissé la veille et il prononçait mot pour mot le même discours devant le même auditeur.

À mon arrivée, ce dernier s'éclipça et M. Cazalis, soulevant d'un millimètre le rebord de sa casquette en guise de salut, se dirigea en traînant ses charentaises avachies vers la DS qui, environnée d'une kyrielle d'outils éparpillés sur le sol, un gros chat roux endormi sur son toit et parmi un va-et-vient d'hirondelles affairées autour de leurs nids sous les poutres, reposait paisiblement au fond du garage. Marchant à l'allure d'un vieux pachyderme essoufflé, Cazalis m'expliqua, avec un fort accent gascon, que le temps lui avait manqué. Cela dit, avec de merveilleuses machines comme celle-ci, m'assura-t-il en désignant la DS, je n'avais aucun souci à me faire, ce serait l'affaire de quelques coups de tournevis.

Légèrement appuyé au rebord du capot ouvert comme à la rambarde d'un balcon, triturant dans le moteur à l'aide d'un minuscule tournevis comme s'il touillait distraitemment la terre d'une jardinière, Cazalis entama alors un long exposé sur la géniale conception des moteurs Citroën. Environ trois quarts d'heure et cinq brefs coups de tournevis plus tard, le conférencier interrompit soudain son discours et, selon ce qui était devenu pour moi un rituel, me demanda d'actionner le démarreur. Le moteur partit au quart de tour et commença de ronronner avec régularité. Cazalis, s'inclinant à la manière d'un chef de chorale cherchant à repérer une note discordante, grommela, comme pour lui-même : « Pas mal, pas mal... », puis attaqua dans la foulée ce qui semblait être la deuxième période de son allocution : la fabuleuse histoire de la 2 CV ! ...sa main, comme auparavant, glissant de temps à autre à l'intérieur du moteur...

Or ce dernier, qui continuait de tourner inlassablement, semblait avoir engagé un véritable concours d'endurance avec la loquacité intarissable du mécanicien volubile. En outre, à intervalles réguliers, le ventilateur du radiateur se déclenchait avec un bruit si épouvantable qu'il aurait pu paraître propre à étouffer dans l'œuf toute velléité d'expression ; cependant ce vrombissement d'enfer n'entamait pas d'un iota la faconde de Cazalis qui, ne haussant pas même le ton (ce qui m'obligeait à tendre l'oreille), continuait d'égrener ses considérations philosophico-mécaniques. Seul le chat roux avait eu le bon sens d'aller se réfugier un peu plus loin sur l'aile d'une camionnette désossée. Je tâchais, pour ma part, en acquiesçant poliment, de ne pas perturber le flux oratoire qui semblait agir de concert avec la main, désinvolte mais guidée effectuant de mystérieux réglages infinitésimaux dans le ventre de ma vieille DS.

Survint alors un nouveau compère, lequel, arborant une tête d'idiot vernaculaire tout à fait exemplaire, offrait une expression réjouie sur sa face ronde où, derrière des lunettes aux verres épais, ses yeux semblaient dormir tranquillement côte à côte comme deux petits lacs de pure candeur. Ce personnage était accompagné d'une ravissante fillette au regard déluré qui, toisant en silence êtres et objets autour d'elle, commença de me scruter...

L'homme aux yeux candides se lança pour son compte, et sans préambule, dans une mélopée sauvage en semi-patois où je crus deviner qu'il était question des sangliers ravageant les potagers en bordure de forêt. Cazalis, rendu méditatif par des nouvelles d'un caractère aussi alarmant, hochait la tête d'un air navré et lâchait de temps à autre un philosophique : « Ça devait finir comme ça ! »

Le ronronnement du moteur, agrémenté par les pétarades récurrentes du ventilateur, continuait d'accompagner l'interminable conciliabule des deux Gascons. Une pause, parfois, pouvait laisser espérer qu'on abordait enfin au rivage d'une conclusion, mais non ! Le flux verbal reprenait comme une source un court instant ralentie par un amas de brindilles, tandis que la fillette, me fixant toujours, semblait chercher à jauger mon degré de résistance et ma capacité à soutenir son regard sans sourciller.

La vérité est que je demeurais hypnotisé par la main qui s'attardait dans le moteur, engendrant de temps à autre de soudaines accélérations.

Enfin, la petite fille, qui estimait sans doute m'avoir percé à jour et s'être largement octroyé la victoire en me faisant baisser les yeux à trois reprises, tira le benêt en criant : « Bon maintenant on y va, je m'ennuie ! je m'ennuie ! On y va ! On y va ! »

Après leur départ, le garagiste, contournant le capot, se décida à couper les gaz et nous pûmes alors constater que le problème s'était transmué en auto-allumage. Sans s'en émouvoir le moins du monde, sa main droite titillant négligemment un filin avec une pince plate, Cazalis entama sur-le-champ et par le menu son plan personnel de résorption du chômage en Europe.

Sur ces entrefaites, M<sup>me</sup> Cazalis, que j'avais déjà entrevue la veille, émergea de l'étroit bureau encombré de papiers, suivie de trois énormes chiens patauds tyrannisés par un quatrième, minuscule mais impérieux. Passant à portée de son époux, elle lui lança un regard de tendresse complice, puis, me désignant les chiens qui, à l'instigation du roquet, inauguraient un concert d'aboiements, me dit avec une nuance de reproche et comme si j'en étais responsable : « C'est qu'à c't'heure-ci, i commencent à avoir faim ! » Enfin, débusquant un vieux vélo rouillé de derrière un amas de cartons, elle l'enfourcha avec d'infinies précautions et à une allure quasi onirique (à la limite exacte de la perte d'équilibre), ses quatre chiens déployés en escadrille sur ses arrières, commença de pédaler en zigzag pour rejoindre leur maison située tout au plus à la distance de quarante-cinq mètres.

Cazalis, impassible, continuait de disserter, farfouillant toujours. De temps à autre, comme s'il s'adressait en aparté à l'assemblage compliqué de tuyaux et de pistons qui s'étalait devant lui, il murmurait : « Ah ! On finit par y venir ! » Cependant, mon oreille commençant à se faire à cette musique concertante, je décelai un subtil changement de tessiture affectant tout à la fois le régime du moteur et celui du discoureur.

À cet instant, l'épouse, manifestement elle aussi en parfaite empathie, ressortit de la maison et, à cette même allure somnambulique, repédala en direction du garage, toujours suivie



des chiens en formation réglementaire. Repassant à la hauteur de son mari, elle s'adressa à lui en patois. Cazalis, paraissant s'extirper d'un rêve profond, fit en guise de réponse un geste évusif. Je crus deviner qu'il s'agissait de la facture qu'elle s'apprêtait à rédiger dans le bureau. Refermant alors le capot d'un geste un peu théâtral, le garagiste déclara :

– Voilà ! Le reste, on peut rien y faire ! Sans que je parvienne à déterminer si cette formule désignait l'état de vétusté de mon moteur ou le problème général du chômage.

Dans le bureau, aux murs couverts de photos représentant différents modèles prestigieux de la firme Citroën ainsi que des paysages de montagne pyrénéenne et où les papiers éparpillés sur la table lévitaient au rythme d'un énorme ventilateur fixé au plafond, je réglai la note qui restait assez modique en dépit des trois heures de main d'œuvre. Sur l'esplanade, devant le garage où m'attendait la voiture, les ondes rythmiques des cigales – clamant leur allégeance indéfectible à un soleil surpuissant – envoûtaient la campagne...

Un touchant comité d'adieu s'était improvisé : les trois gros chiens affalés dans la poussière, la tête entre leurs pattes, le roquet assis au pied d'un bidon d'huile, le chat juché dessus, ainsi que Cazalis, de nouveau appuyé à son chambranle de porte, semblaient avoir tenu à escorter le départ de la convalescente.

Je mis le contact. Le moteur résonna cette fois-ci avec le même allant qu'un allegro de Vivaldi. Ravi, je donnai deux brefs coups d'accélérateur enthousiastes. À ma grande surprise, Cazalis eut alors un brusque sursaut et abandonnant vivement son chambranle pour venir se pencher à la portière, il s'écria :

– Holà ! Holà ! Doucement ! Avec Citroën, faut y aller mollo !